

COMMENT TERRIFIER LES VIEUX EN BOUCLE

Dr. Sarcasme



Comment terrifier les vieux en boucle

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Code Couleur 'Alerte Sang-et-Larmes'	4
Chapitre 2 : Le Jingle qui fait sauter les pacemakers	8
Chapitre 3 : L'Expert en Rien mais Spécialiste en Tout	13
Chapitre 4 : Le Micro-Trottoir du Désespoir	18
Chapitre 5 : La Météo de l'Apocalypse	22
Chapitre 6 : Le Vocabulaire du Choc	28
Chapitre 7 : L'Ennemi Invisible : La Jeunesse en Capuche	33
Chapitre 8 : Le Zoom Dramatique sur les Prix	38
Chapitre 9 : La Technologie, ce Démon du Wi-Fi	42
Chapitre 10 : La Boucle Infinie (Le Lavage de Cerveau)	47
Chapitre 11 : La Pub pour Alarme juste après le JT	52
Chapitre 12 : Le Grand Final : 'C'était mieux avant'	56

Chapitre 1

Le Code Couleur 'Alerte Sang-et-Larmes'

Entrez dans le salon de n'importe quel retraité entre 18h et 20h. L'ambiance n'est pas à la belote, ni à la contemplation paisible du crépuscule sur les géraniums. Non, vous entrez dans une "War Room" de la NSA sous acide. L'écran plat de 55 pouces – acheté avec la prime de départ à la retraite et jamais totalement payé psychologiquement – ne diffuse pas des informations. Il vomit un flux de données si agressif qu'on se demande si le présentateur va finir par sortir une manette de Xbox pour diriger une frappe de drone sur un plateau de charcuterie dans le Cantal.

Pour terrifier efficacement un senior, il faut d'abord comprendre que l'œil du vieux est une cible malléable. Avec l'âge, la cornée se tanne, la cataracte guette, et la vision périphérique devient une légende urbaine. Pour capter cette attention défaillante, les chaînes d'info en continu ont adopté la charte graphique d'un jeu de tir à la première personne conçu par un adolescent de 14 ans sous perfusion de Red Bull. On appelle ça le "Design de l'Annihilation Imminente".

Regardez attentivement le bas de l'écran. Ce bandeau défilant, ce "ticker" frénétique qui scrolle plus vite que le rythme cardiaque d'un octogénaire sous caféine. Pourquoi est-il là ? Pour informer ? Absolument pas. Il est là pour créer un état de stress post-traumatique par procuration. Les informations y sont distillées avec la subtilité d'un marteau-piqueur : "ALERTE : Pénurie de beurre dans le Loiret", "FLASH : Un chat coincé dans un arbre (menace terroriste non écartée)", "DIRECT : Le prix du fuel augmente de 0,002 centime (fin de la civilisation)". Le texte est écrit en gras, en majuscules, avec une police de caractère qui semble crier : "REGARDE-MOI OU TU MEURS DANS L'OUBLI".

Mais l'élément central, le pilier de cette architecture de l'angoisse, c'est le Code Couleur. Et dans ce domaine, une règle sacrée prévaut : le Rouge. Pas n'importe quel rouge. Pas le rouge cerise d'une nappe de pique-nique, ni le rouge bordeaux d'un bon vin de garde. Non, on parle du "Rouge Hémorragie Artérielle", le Pantone "Apocalypse Now".

Prenez la météo. Autrefois, quand il faisait 22 degrés en septembre, on appelait ça "une belle journée". Le présentateur, habillé comme un prof d'histoire-géo en vacances, pointait un petit soleil jaune sur une carte verte. C'était apaisant. C'était humain. C'était ringard. Aujourd'hui, 22 degrés sur BFM ou CNews, c'est visuellement traité comme l'entrée imminente de la Terre dans la couronne solaire. La carte de France ne ressemble plus à un pays, elle ressemble à un steak haché oublié trop longtemps sur un barbecue par un sadique.

Le graphiste, probablement un stagiaire qui a trop joué à *Doom Eternal*, sature les couleurs jusqu'à ce que le vert disparaisse totalement de la palette chromatique. À 22 degrés, le pays vire à l'orange brûlé. À 25, on passe au rouge carmin. À 28, c'est le violet "Fin des Temps". Le message subliminal envoyé à Jean-Pierre, assis dans son fauteuil relax, est limpide : "Sors chercher le pain et tes poumons s'enflamment instantanément comme des tisons." On ne lui annonce pas le temps qu'il fait, on lui annonce qu'il vit dans un four à pizza géant piloté par Satan.

Et pourquoi cette esthétique de jeu vidéo de guerre ? Parce que le vieux aime le conflit, même s'il prétend le contraire. Le graphisme des chaînes d'info imite l'interface (le HUD) d'un pilote d'avion de chasse. On y trouve des comptes à rebours inutiles ("L'heure H : - 04:52:12 avant le début de la conférence de presse sur le tri sélectif"), des cartes en 3D qui pivotent avec des bruits de servomoteurs hydrauliques, et des inserts qui surgissent de nulle part avec un son de collision métallique. *SHLING !* "ALERTE INFO".

Chaque transition visuelle est une agression. On ne passe pas d'un sujet à l'autre, on

"explose" le sujet précédent pour faire apparaître le suivant. Si on parle d'une grève à la SNCF, le logo de la compagnie ferroviaire apparaît souvent entouré d'un halo de flammes numériques ou de barbelés virtuels. Pourquoi ? Parce que si on montrait juste un train à l'arrêt, Mamie pourrait s'endormir. Il faut que l'image lui dise : "C'est la guerre de 14, mais avec des contrôleurs en gilet orange."

Le plateau lui-même est conçu pour ressembler au centre de commandement du NORAD pendant la crise des missiles de Cuba. Les pupitres sont en verre incassable, rétroéclairés par des LED bleu électrique (la couleur de la "vérité froide") ou rouge sang (la couleur de "l'urgence vitale"). Les présentateurs ne sont plus des journalistes, ce sont des officiers de liaison de l'apocalypse. Ils sont debout, l'air grave, devant des écrans géants qu'ils manipulent avec des gestes brusques, comme s'ils dirigeaient une offensive blindée sur le pouvoir d'achat.

L'objectif de ce massacre graphique est de court-circuiter le néocortex du spectateur pour s'adresser directement à son amygdale, la partie du cerveau qui gère la peur. Quand tout est écrit en rouge, quand tout clignote, quand chaque chiffre est souligné par une jauge de danger qui grimpe vers le "Zone Critique", le cerveau de nos aînés finit par croire que le monde extérieur est un niveau de **Call of Duty** dont ils n'ont pas la manette.

Le génie de cette manipulation, c'est l'usage des statistiques transformées en armes de destruction massive. Le graphisme ne se contente pas de donner un chiffre, il le met en scène. Une hausse de 1% du prix des pâtes ne sera pas représentée par une simple ligne, mais par une flèche rouge pointant vers le haut, stylisée comme un missile balistique transcontinental déchirant le ciel de l'infographie. Le vieux ne voit pas "un pour cent", il voit une menace de mort imminente par inanition.

C'est une forme d'art, en réalité. L'art de transformer l'ennui du quotidien en une épopée tragique et sanglante. Grâce au code couleur "Alerte Sang-et-Larmes", on parvient à rendre une interview d'un député de la Creuse aussi stressante qu'une

embuscade à Falloujah. On sature les sens pour empêcher la réflexion. Car si le vieux se mettait à réfléchir, il réaliserait que 22 degrés avec un petit vent d'ouest, c'est en fait très agréable pour aller faire une belote au parc. Mais le parc est dangereux. La carte était rouge. Le bandeau disait "ALERTE POLLEN : LE MASSACRE SILENCIEUX".

Alors, Jean-Pierre reste assis. Il regarde les pixels rouges danser devant ses yeux fatigués, le cœur battant à la chamade, persuadé que l'enfer est à sa porte alors qu'il y a juste un livreur de pizzas qui s'est trompé d'adresse. Le graphisme a gagné. La réalité est devenue ce jeu vidéo cauchemardesque où le "Game Over" est la seule issue logique, et où chaque bulletin météo est une déclaration de guerre de la part du soleil.

Éteignez la télé ? Jamais. Il faut savoir quand le rouge passera au pourpre noir. C'est la seule façon de se sentir vivant : attendre la fin du monde en HD, bien calé dans son fauteuil, avec le sentiment réconfortant que, visuellement au moins, l'apocalypse a une sacrée gueule.

Chapitre 2

Le Jingle qui fait sauter les pacemakers

Si l'image est le poison, le son est la seringue. Jean-Pierre ne le sait pas encore, mais ses tympans sont actuellement en train de négocier un armistice avec son système nerveux central. On vient de passer le cap de la simple information pour entrer dans la zone de « l'agression sonore chirurgicale ». Car pour maintenir un retraité dans un état de vigilance orange permanent, l'esthétique du chaos ne suffit pas : il faut une bande-son qui donne l'impression que chaque seconde de silence pourrait entraîner l'explosion spontanée de la nappe en dentelle.

Le jingle de l'info en continu n'est pas une musique. C'est un attentat acoustique conçu par des ingénieurs du son qui ont probablement fait leur stage de fin d'études dans une usine de tri de métaux lourds. C'est un mélange subtil de percussions industrielles, de cuivres apocalyptiques et de battements de cœur synthétiques cadencés à 140 BPM. Pourquoi 140 ? Parce que c'est précisément le rythme cardiaque d'un homme de 74 ans qui vient de réaliser qu'il a oublié ses clés à l'intérieur alors que le gaz est allumé. C'est le tempo de la panique pure.

Écoutez bien ce "BONG" initial. Ce n'est pas un simple signal. C'est un coup de défibrillateur envoyé directement dans le canapé de Jean-Pierre. À cet instant précis, le stimulateur cardiaque de notre héros national rate un cycle, hésite, puis se cale sur la fréquence de la chaîne. Jean-Pierre est désormais synchronisé avec la régie. Il ne regarde plus la télé, il est branché dessus. S'ils augmentent les basses, il fait une extrasystole. S'ils coupent le son, il tombe dans le coma.

Et tout ça pour quoi ? Pour l'annonce d'une tragédie nationale, sans doute ? Un astéroïde qui fonce sur la Creuse ? La fin du remboursement des suppositoires à

l'eucalyptus ?

Non.

Le bandeau "ALERTE INFO" clignote en pourpre, les tambours de *Gladiator* résonnent dans le salon, et la présentatrice prend un air de veuve de guerre pour nous annoncer que « Moumoute, un chat de gouttière, est coincé depuis trois heures dans un platane à Limoges ».

Le décalage est sublime. Si vous fermez les yeux, le sound-design vous suggère que nous sommes en train de vivre le débarquement de Normandie en 4K. Les violons stridents grimpent dans les aigus, mimant une attaque de stuka, tandis qu'un expert en « psychologie féline de proximité » est interrogé via Skype avec un son qui grésille comme s'il appelait depuis un bunker sous les bombes. En réalité, on voit juste un pompier léthargique qui cherche une échelle dans son camion en se grattant l'oreille. Mais le son, lui, ne ment pas : c'est la fin du monde. Moumoute n'est pas un chat, c'est le déclencheur de la Troisième Guerre mondiale. Si Moumoute tombe, c'est toute la civilisation occidentale qui s'effondre avec lui dans un fracas de cymbales compressées.

Le but de cette symphonie de l'angoisse est simple : empêcher le cerveau de Jean-Pierre de passer en mode "repos". Le silence est l'ennemi du business. Le silence, c'est le moment où l'on se rend compte que le carrelage a besoin d'un coup de serpillère ou que, finalement, on s'en fout royalement du chat de Limoges. Alors, il faut meubler. Il faut que ça gronde. Il faut des nappes de synthétiseurs sombres qui rappellent les meilleurs moments des films d'horreur des années 80.

Avez-vous remarqué le petit "tic-tac" permanent derrière les débats sur le prix du beurre ? C'est le son de l'urgence artificielle. C'est une horloge qui tourne à l'envers, une bombe à retardement psychologique nichée au creux de l'oreille interne de nos aînés. On leur injecte l'idée que le temps est compté. Que chaque seconde passée loin

de l'écran est une seconde où le danger progresse. Le "tic-tac" dit : « Ne va pas pisser, Jean-Pierre. Si tu vas pisser, tu vas rater l'instant où le chat va miauler, et ce miaulement sera peut-être la preuve irréfutable de la faillite de l'État. »

Et quand vient l'heure de la publicité, le traumatisme ne s'arrête pas, il change simplement de fréquence. On passe de l'apocalypse symphonique à la joie hystérique et surcompressée. Les jingles de pub pour les monte-escaliers ou les assurances obsèques sont mixés deux fois plus fort que le reste. C'est le principe du "Salami Sonore" : on aplatit tout pour que ça rentre de force dans le crâne. On hurle à Jean-Pierre qu'il va mourir, mais que c'est super parce que son cercueil sera en chêne massif et que sa veuve recevra un chèque de 5000 euros pour s'acheter un nouveau téléviseur plus grand, avec de meilleures enceintes, pour mieux entendre les prochains chats coincés dans les arbres.

Le sound-design de l'urgence, c'est l'art de transformer un pet de lapin en explosion nucléaire. C'est une manipulation physiologique ignoble qui joue sur les réflexes archaïques. Le tronc cérébral de Jean-Pierre ne fait pas la différence entre un lion qui rugit dans la savane et le générique de "L'Heure des Pros". Pour lui, c'est un prédateur. Le cortisol inonde ses veines, ses pupilles se dilatent, ses mains tremblent légèrement sur la télécommande. Il est en mode "survie".

Il y a quelque chose de profondément sadique à utiliser des fréquences de sub-basse — celles qui font vibrer les organes internes — pour illustrer un reportage sur la pénurie de moutarde à Dijon. On utilise les codes sonores de la terreur pour vendre de la banalité. On traite le quotidien comme un film de Michael Bay, mais sans le budget explosions, alors on compense avec le bouton "Volume".

Et ça marche. Regardez Jean-Pierre. Il est tétanisé. Son pacemaker danse la macarena sur le rythme des percussions de la chaîne 16. Il est persuadé que s'il éteint le son, le silence qui suivra sera celui d'un cimetière. Il a peur du vide acoustique. Il a besoin que ce bruit de fond lui confirme qu'il est encore dans le coup, qu'il est un témoin

privilegié de la catastrophe globale.

Parfois, un oiseau passe devant sa fenêtre. Un vrai oiseau, qui fait un vrai bruit de nature. Jean-Pierre ne l'entend pas. C'est trop organique, trop faible, trop... réel. Ça manque de compression. Ça manque de drame. L'oiseau n'a pas de basse, il n'a pas de violons pour souligner la portée tragique de son vol vers le pommier. Pour Jean-Pierre, si ce n'est pas bruyant, ça n'existe pas.

Le jingle final retentit, une sorte de crash d'avion harmonisé en do mineur. Fin du segment sur le chat de Limoges. Le chat a été sauvé. Mais le son qui accompagne la nouvelle est si lourd, si pesant, qu'on a l'impression que le chat a été sauvé par une frappe chirurgicale de l'OTAN. Jean-Pierre souffle, mais son cœur, lui, reste au garde-à-vous. Il attend la suite. Il attend le prochain "BONG".

Parce qu'au fond, c'est ça, la drogue. C'est ce petit shoot d'adrénaline sonore qui vous rappelle que vous n'êtes pas encore tout à fait mort, puisque vous avez encore assez d'oreille pour avoir peur. L'industrie de l'information l'a bien compris : pour garder un vieux éveillé, il ne faut pas lui parler à l'intelligence, il faut lui parler aux tripes. Et pour parler aux tripes, rien ne vaut un bon gros coup de caisse claire électronique à 110 décibels pour lui annoncer qu'il va pleuvoir demain sur la Bretagne.

Jean-Pierre se lève pour aller chercher un verre d'eau, mais il s'arrête, pétrifié. Un nouveau jingle. Plus aigu celui-là. Un "ping" cristallin qui annonce une "Édition Spéciale". Son rythme cardiaque remonte instantanément. Il se rassoit. L'eau attendra. On ne quitte pas le front quand les trompettes de Jéricho commencent à sonner pour annoncer une grève des éboueurs à Marseille. C'est trop grave. C'est trop bruyant pour être ignoré.

Le jingle qui fait sauter les pacemakers n'est pas un bruit, c'est une laisse. Une laisse invisible, faite d'ondes de choc et de fréquences stridentes, qui ramène inlassablement le vieux vers sa niche cathodique. Et pendant que Moumoute lèche ses pattes à

Limoges, Jean-Pierre, lui, continue de vibrer à l'unisson d'un monde qui n'existe que parce qu'il fait un boucan d'enfer.

Le silence, c'est pour les morts. Et Jean-Pierre, grâce à la magie du sound-design de l'angoisse, est plus vivant que jamais : il est en pleine crise de tachycardie, et il adore ça.

Chapitre 3

L'Expert en Rien mais Spécialiste en Tout

Regardez-le bien. Posez votre télécommande, ouvrez une bière tiède pour vous mettre dans l'ambiance, et observez cet homme qui apparaît à l'écran au moment précis où le jingle de l'angoisse finit de faire vibrer les dernières molécules d'oxygène de la pièce. Il s'appelle probablement Loïc-Henri ou Gonzague, mais peu importe. À ce stade de la décomposition médiatique, il n'est plus un individu, il est une fonction : il est l'Omni-Spécialiste.

Remarquez d'abord son teint. C'est la couleur exacte d'une feuille de papier Canson oubliée dans une cave humide. Cet homme n'a pas vu la lumière du jour depuis le référendum sur la Constitution européenne de 2005. Il ne dort pas. Le sommeil est une perte de temps pour ceux qui doivent surveiller la courbe du prix du blé en Ouzbékistan à trois heures du matin. Ses yeux sont deux fentes injectées de sang, cerclées par des poches si profondes qu'il pourrait y transporter ses dossiers de retraite et un kit de survie pour l'apocalypse nucléaire qu'il prédit tous les mardis. On raconte en coulisses qu'il se nourrit exclusivement de capsules Nespresso broyées et de fiches de synthèse du ministère de l'Intérieur.

Il porte un costume cintré, un peu trop étroit aux épaules, comme pour signifier que le monde entier pèse sur lui et qu'il manque cruellement d'espace pour respirer. Sa cravate est un nœud coulant élégant qui maintient son cerveau sous pression, forçant ses neurones à produire des théories à une vitesse que la physique classique réprouve.

Jean-Pierre, sur son canapé, est fasciné. Pour Jean-Pierre, cet homme est le Messie. Pourquoi ? Parce qu'il sait tout. Et quand je dis tout, c'est *tout*.

Il y a dix minutes, sur une chaîne concurrente, Loïc-Henri expliquait avec une autorité terrifiante la reproduction des huîtres en milieu hostile. Cinq minutes plus tard, il était ici pour analyser la stratégie de guérilla urbaine dans le Donbass. Et maintenant, le voilà qui s'attaque au sujet qui va faire faire un arrêt cardiaque à Jean-Pierre : l'effondrement imminent de la Bourse de Paris, causé — accrochez-vous bien à vos accoudoirs — par l'invention de la trottinette électrique.

« Voyez-vous, Laurence, » commence-t-il d'une voix qui ressemble au bruit d'un pneu qui dégonfle sur du gravier, « il faut comprendre la transversalité systémique du chaos. »

La transversalité systémique du chaos. Admirez la formule. Ça ne veut absolument rien dire, mais si vous le dites avec un air condescendant en réajustant vos lunettes, 80 % des retraités français sont prêts à vider leur livret A pour acheter des conserves de thon et des lingots d'or.

« La trottinette électrique n'est pas un moyen de transport, c'est un symptôme nihiliste, » poursuit l'expert, alors qu'un graphique incompréhensible avec des flèches rouges surgit derrière lui. « En abandonnant la marche ou la voiture, l'individu atomisé se déconnecte de la réalité physique. Cette perte de friction avec le sol entraîne une dévaluation psychologique de l'effort. Or, si l'effort ne vaut plus rien, la monnaie ne repose plus sur aucune base tangible. Dès que vous voyez un jeune en trottinette brûler un feu rouge, c'est un coup de poignard dans le dos de la cotation LVMH. L'anarchie urbaine engendre la méfiance des marchés. Le Nasdaq dévisse parce que Kevin, 22 ans, a décidé de ne plus utiliser ses mollets. C'est mathématique. »

Jean-Pierre est pétrifié. Il regarde par la fenêtre. Il y en a une, là, de trottinette, garée devant la boulangerie. C'est donc elle. C'est ce petit engin ridicule avec des roues de huit pouces qui est en train de bouffer sa pension. Il a envie de sortir avec une carabine, mais l'expert enchaîne déjà sur le lien occulte entre la fin du port de la

cravate et l'augmentation de la radioactivité dans les nappes phréatiques.

L'Expert en Rien est une créature fascinante car il possède le don de "Corrélation Absurde". Pour lui, rien n'est un hasard. Si votre boulanger n'a plus de croissants le dimanche matin, ce n'est pas parce qu'il a mal calculé sa pâte, c'est parce que les accords de libre-échange avec la Nouvelle-Zélande ont créé une faille logistique exploitée par les cartels de la margarine de synthèse. Et il vous le prouve avec un schéma circulaire où le centre est occupé par une photo de Vladimir Poutine ou de Greta Thunberg, selon l'humeur du programmeur.

Ce type est payé pour être terrifié à votre place, mais de manière très articulée. Il est le traducteur universel de l'angoisse. Il prend un fait divers insignifiant — un chat coincé dans un arbre à Limoges — et il le transforme en une métaphore de l'effondrement de la civilisation occidentale face à l'émergence des intelligences artificielles félines.

Le public, et Jean-Pierre en tête, adore ça. Pourquoi ? Parce que le silence est effrayant. Le silence suggère que le monde est peut-être juste un chaos aléatoire où personne ne contrôle rien. C'est insupportable. Jean-Pierre préfère mille fois croire qu'un expert en costume gris a tout compris, même si ce qu'il a compris est une apocalypse imminente. On préfère un capitaine qui nous annonce qu'on va percuter l'iceberg plutôt qu'un bateau sans personne à la barre.

« On observe une corrélation de 0,98 entre le nombre de selfies pris devant la tour Eiffel et la baisse du niveau de l'éducation nationale, » continue Loïc-Henri, les yeux exorbités, alors que la présentatrice hoche la tête avec une gravité de croque-mort. « Le visage remplace le livre. L'ego remplace l'ego-système. Nous sommes dans une phase de pré-implosion de la structure même du réel. »

À ce moment-là, l'Expert fait une pause dramatique. Il regarde la caméra. Il regarde Jean-Pierre, droit dans les yeux, à travers les pixels de la dalle OLED. Il semble dire :

« Je sais que tu as peur, Jean-Pierre. Et j'ai encore trois ou quatre théories sur la fin du monde pour te tenir éveillé jusqu'à la publicité pour les monte-escaliers. »

Ce qui est merveilleux avec l'Expert, c'est qu'il n'a jamais tort. S'il prédit l'effondrement de l'euro pour vendredi et que l'euro est toujours là samedi, c'est uniquement parce que son analyse a permis une prise de conscience collective qui a temporairement freiné la chute. Il est le médecin qui vous dit que vous allez mourir, et quand vous ne mourez pas, il vous envoie la facture pour vous avoir sauvé par la seule force de son diagnostic.

Sur le plateau, l'ambiance est électrique. On sent que la fin des temps est pour le prochain créneau publicitaire. L'expert sue un peu. C'est le seul signe d'humanité qu'il s'autorise : une goutte de sueur qui perle sur sa tempe, signe que la machine surchauffe. Il vient de lier l'augmentation du prix du beurre à la disparition des abeilles solitaires en Patagonie, tout en glissant une pique sur le laxisme des juges face aux voleurs de poules.

Jean-Pierre ne va plus chercher son verre d'eau. Son corps est une statue de sel. Il est au cœur de l'information. Il appartient à l'élite de ceux qui savent que tout est lié. Il ne comprend pas la moitié des mots utilisés, mais la musique de la voix de l'expert agit comme une drogue dure. C'est le syndrome de Stockholm cathodique : il aime l'homme qui le torture avec des probabilités de catastrophe.

Puis, soudain, la phrase finale, celle qui achève le spectateur :

« En résumé, Laurence, nous ne sommes pas dans une crise, nous sommes dans une mutation génétique de l'incertitude. Et l'incertitude, c'est le seul carburant qui nous reste. »

Le jingle reprend. Plus fort. Plus strident. L'Expert s'évapore de l'écran, probablement pour aller se brancher sur une prise 220V dans la loge afin de recharger ses batteries pour l'édition de 20 heures.

Jean-Pierre reste seul dans son salon. Le silence retombe, mais c'est un silence de champ de bataille. Il regarde ses pieds. Est-ce que ses pantoufles sont liées à la montée des eaux aux Maldives ? Probablement. L'expert ne l'a pas dit, mais Jean-Pierre commence à comprendre le truc. Il commence à devenir son propre expert. Il sent une pointe de douleur dans le bras gauche.

« C'est la trottinette, » murmure-t-il, les dents serrées. « C'est cette saloperie de trottinette qui me fait monter la tension. »

Il est heureux. Il a une explication. Le chaos a un nom, et ce nom a été prononcé par un homme qui porte une cravate en soie. Tout va bien : le monde est en train de s'écrouler, mais au moins, c'est passé à la télé.

Chapitre 4

Le Micro-Trottoir du Désespoir

Pour comprendre l'efficacité redoutable du micro-trottoir, il faut d'abord visualiser l'outil. Le micro-trottoir n'est pas du journalisme. C'est de la pêche au gros dans un égout à ciel ouvert. C'est l'art d'extraire la substantifique moelle de la rancœur humaine en moins de douze secondes, montre en main, juste entre une publicité pour des prothèses auditives et un reportage sur la fin du camembert coulant.

Le principe est simple : si l'Expert en plateau est le cerveau de l'opération de terreur, le passant du micro-trottoir en est le cœur battant. Un cœur avec un souffle au cœur, certes, et une légère arythmie causée par l'augmentation du prix du beurre salé, mais un cœur tout de même.

Le cahier des charges pour un stagiaire de troisième envoyé sur le terrain est d'une précision chirurgicale. Il ne s'agit pas d'interroger des gens au hasard. Mon Dieu, non. Interroger le hasard, c'est prendre le risque de tomber sur un type de trente-deux ans qui vous dira : « Oh, vous savez, malgré l'inflation, je trouve que les gens sont plutôt solidaires. » Un tel témoignage est une erreur industrielle. Il doit être coupé au montage, brûlé, et le stagiaire doit être flagellé avec des câbles HDMI pour avoir laissé une telle trace d'espoir polluer la bande passante.

Non, le but de la manœuvre, c'est de débusquer le « spécimen ». Celui qui porte le déclin de l'Occident sur ses épaules comme une vieille veste en velours élimée. Le Saint-Graal du micro-trottoir de 13 heures, c'est l'individu qui, à la simple vue d'une caméra, active instantanément ses glandes de fiel.

Le journaliste remonte alors sa mèche de cheveux gominés, ajuste son écharpe en

cachemire (accessoire indispensable pour signifier qu'il appartient à l'élite qui voyage, contrairement à sa proie) et repère sa cible. Sa cible, c'est Maurice. Ou peut-être Huguette. Peu importe le nom, l'important, c'est le regard. Un regard qui exprime clairement que la dernière fois qu'il a ressenti une émotion positive, c'était à la Libération, et encore, il trouvait que les Américains mâchaient leur chewing-gum avec trop d'arrogance.

— Bonjour monsieur, on est de la chaîne Info-Terreur-24. Que pensez-vous de la nouvelle réglementation sur la largeur des trottoirs ?

C'est la question d'amorce. Une question anodine, un appât. Maurice ne répond pas tout de suite. Il commence par expulser un soupir qui semble venir des tréfonds de la croûte terrestre. Un soupir qui contient à lui seul la chute de l'Empire romain, l'invention du code Wi-Fi et la disparition des merceries de quartier.

— La largeur des trottoirs ? entame Maurice, la voix chevrotante mais chargée de la puissance d'un prophète de l'apocalypse. Mais monsieur, c'est le cadet de nos soucis ! On élargit les trottoirs pour qui ? Pour les trottinettes ! Pour les gens qui regardent leur téléphone ! De mon temps, on ne regardait pas son téléphone en marchant, monsieur. On regardait devant soi. On respectait les sens interdits. Aujourd'hui, les sens interdits, c'est devenu une suggestion, vous comprenez ? C'est de l'art abstrait !

Le journaliste boit ses paroles. Il fait signe au caméraman de resserrer le cadre sur la veine qui bat sur la tempe de Maurice. C'est le "moment de vérité". C'est le moment où le téléspectateur, bien calé dans son fauteuil à 400 kilomètres de là, doit se dire : « Enfin quelqu'un qui dit la vérité ! »

— Et la jeunesse, monsieur ? relance le journaliste avec le sadisme poli d'un arracheur de dents.

Là, on entre dans le vif du sujet. Le micro-trottoir ne serait rien sans la mise au pilori

de quiconque est né après 1985. Maurice lève les yeux au ciel, cherchant l'approbation des nuages gris.

— La jeunesse ? Quelle jeunesse ? Des zombies ! Des invertébrés ! J'en ai vu un ce matin, il portait un bonnet alors qu'il faisait quinze degrés. Quinze degrés ! À mon époque, à quinze degrés, on était en chemisette et on allait déminer des champs de patates pour le plaisir. Aujourd'hui, ils ne savent plus dire bonjour, ils ne savent plus dire merci. Tout fout le camp, monsieur. Tout. Même le climat, c'est devenu n'importe quoi. On nous parle de réchauffement, mais moi, j'ai froid aux pieds ! C'est bien la preuve que c'est des mensonges !

C'est le coup de grâce. Maurice vient de lier, en trois phrases, la courtoisie élémentaire, le port du bonnet et la climatologie mondiale dans un nœud gordien de pur désespoir. C'est magnifique. C'est de la poésie brutale.

Le montage fera le reste. On coupera les hésitations de Maurice. On ne gardera que les « Tout fout le camp », les « De mon temps » et les « On nous cache tout ». On saupoudrera le tout d'une musique de fond un peu angoissante, genre violoncelle désaccordé, pour bien souligner que Maurice n'est pas juste un vieux monsieur qui a besoin d'une sieste, mais le dernier rempart de la civilisation face à la barbarie du progrès.

De retour dans son salon, Jean-Pierre est hypnotisé. Voir Maurice à l'écran, c'est comme se regarder dans un miroir magique qui n'afficherait que vos pires cauchemars. Jean-Pierre se sent moins seul. Si Maurice le dit à la télé, c'est que c'est une loi de la physique.

« Les sens interdits... » répète Jean-Pierre en hochant la tête. « Il a raison, le bougre. Plus personne ne les respecte. L'autre jour, la boulangère m'a rendu la monnaie d'une main. D'une seule main ! Sans me regarder dans les yeux ! Si ça, c'est pas le signe que la fin des temps est proche, je ne sais pas ce qu'il leur faut. »

L'effet du micro-trottoir est une drogue dure. Il valide le sentiment d'obsolescence de l'auditeur. Il transforme une aigreur individuelle en un consensus national. Le message est clair : le monde est un endroit hostile, peuplé de jeunes insolents sur des engins électriques qui ne respectent aucune géométrie routière.

Le génie de l'exercice réside dans son absence totale de nuance. On ne cherche pas le passant qui a une solution. On cherche celui qui a un problème avec tout. Celui pour qui le simple fait que les plaques d'égout soient désormais carrées et non plus rondes est une preuve supplémentaire d'un complot ourdi par les forces du mal pour déstabiliser l'équilibre psychique des retraités.

Le journaliste finit par remercier Maurice. Maurice ne répond pas, il est déjà en train d'engueuler un pigeon qui s'est posé trop près de son cabas. Le journaliste se tourne vers la caméra, le visage sombre, la voix grave.

— Voilà. Un témoignage poignant qui illustre bien le malaise profond qui ronge nos quartiers. Entre perte de repères et incivilités galopantes, le Français de la rue semble avoir perdu son sourire. À vous les studios.

En plateau, l'Expert sourit intérieurement. Il sait que grâce à Maurice, sa théorie sur la "Liquéfaction de l'Entité Civique" vient de gagner dix points de crédibilité.

Jean-Pierre, lui, serre la télécommande si fort que ses phalanges blanchissent. Il est terrifié, il est en colère, il est indigné.

Mais surtout, il a hâte d'être à demain pour voir si on a trouvé quelqu'un d'encore plus aigri que Maurice. Parce que dans le monde merveilleux de l'information en continu, il y a toujours un sommet plus haut à atteindre dans la montagne du mécontentement. Et Jean-Pierre compte bien grimper jusqu'au sommet, une pantoufle après l'autre, en pestant contre la qualité des lacets de nos jours. Car, comme le dirait Maurice : « Même les nœuds ne tiennent plus, monsieur. C'est la fin de la cohésion nationale. »

Chapitre 5

La Météo de l'Apocalypse

Le générique de l'édition spéciale retentit avec la subtilité d'un raid aérien sur une nursery. C'est un son conçu pour faire vibrer les prothèses auditives et déclencher une tachycardie légère mais stimulante chez quiconque possède un livret A et une peur irrationnelle des courants d'air. Sur l'écran, le bleu habituel du plateau a viré au rouge sang de bœuf, barré d'un bandeau clignotant : « ALERTE ROUGE : L'APOCALYPSE HUMIDE ».

Jean-Pierre, sur son canapé, vient de lâcher sa télécommande. Il oublie instantanément Maurice et ses lacets défaillants. Une menace bien plus primale vient de surgir : l'Eau. Pas celle qu'on met dans le pastis, non. L'Eau sauvage. L'Eau qui tombe du ciel sans avoir rempli de formulaire administratif.

— Bonsoir à tous, lance le présentateur d'un air si grave qu'on croirait qu'il annonce l'invasion de la Creuse par des extraterrestres mangeurs de retraités. Le ciel nous tombe sur la tête. Un Épisode Cévenol de catégorie 12, surnommé par nos services "Le Vortex de la Mort Grise", s'apprête à balayer l'Hexagone. On annonce des précipitations telles que les poissons eux-mêmes pourraient se noyer. Pour en parler, nous rejoignons en direct notre envoyé spécial, Loïc, qui se trouve actuellement au cœur de l'enfer, à Montélimar.

L'image saute. On découvre Loïc. Loïc est un jeune homme qui a fait une école de journalisme pour changer le monde, mais qui se retrouve aujourd'hui déguisé en préservatif géant. Il porte un K-Way jaune fluo dont la capuche est serrée si fort que son visage ressemble à un abricot sec en pleine crise d'angoisse.

Loïc est debout sur un parking de supermarché désert. Derrière lui, un caddie renversé ajoute une touche post-apocalyptique bienvenue. Il y a une petite brise, disons de quoi faire frémir une feuille de salade, mais Loïc se tient penché à 45 degrés, comme s'il luttait contre un ouragan de force 5. Il hurle dans son micro, protégé par une bonnette en mousse qui ressemble à un rat mort trempé.

— OUI, JEAN-MARC ! C'EST TERRIBLE ! ICI, LA SITUATION EST...
DANTESQUE ! LES ÉLÉMENTS SE DÉCHAÎNENT !

Loïc s'interrompt pour essuyer une goutte de pluie imaginaire sur sa visière. À ses pieds, une flaque d'eau de trois centimètres de profondeur menace d'engloutir la civilisation occidentale.

— Regardez cette mare, Jean-Marc ! On est à deux doigts du débordement ! Le bitume ne boit plus ! La terre est saturée ! J'ai vu un caniche tout à l'heure, il avait l'air... inquiet ! Le sentiment d'insécurité hydrique est total !

En plateau, le présentateur hoche la tête avec une compassion feinte, tout en ajustant sa cravate à huit cents euros.

— Loïc, restez prudent. On voit derrière vous que le vent souffle en rafales. Est-ce que les habitants ont commencé à se barricader ? Est-ce qu'on sent cette panique monter, cette peur de finir englouti par la colère de Gaïa ?

Loïc jette un regard furtif derrière lui. Une vieille dame passe en arrière-plan avec son cabas, protégée par un parapluie à fleurs. Elle marche d'un pas tranquille, probablement pour aller acheter des poireaux.

— C'est le silence avant la tempête, Jean-Marc ! Les gens errent, hagards, cherchant un abri de fortune ! Le moral est au plus bas, l'humidité s'insinue partout, même dans les consciences ! C'est plus qu'une pluie d'automne, c'est le naufrage de nos certitudes !

C'est là que le génie de la chaîne opère. Pour illustrer les propos de Loïc, on lance un infographique en 3D. Une carte de France devient noire. Des éclairs violets frappent les préfectures. On utilise des mots que personne ne comprend mais qui font peur : « Confluences isobariques instables », « Dépression à gradient cyclonique », « Cisaillement des vents de basse couche ».

Jean-Pierre, devant sa télé, est maintenant debout. Il a déjà vérifié trois fois que ses volets roulants étaient fermés. Il envisage sérieusement de monter le buffet Henri II au premier étage. Si Loïc, un professionnel en K-Way, a l'air de risquer sa vie pour un parking Auchan, c'est que la fin est proche.

L'Expert en plateau reprend la parole. C'est un homme avec des lunettes rectangulaires et un air de supériorité qui suggère qu'il peut prédire la trajectoire de chaque goutte d'eau individuellement.

— Ce que nous voyons là, explique l'Expert, c'est la "Liquéfaction du Contrat Social". Quand le ciel ne respecte plus les saisons, le citoyen perd ses repères. On observe une corrélation directe entre le taux d'humidité et la chute de la courtoisie dans les files d'attente à la Poste. La pluie, messieurs-dames, c'est le désordre. C'est l'anarchie qui tombe du ciel à $9,81 \text{ m/s}^2$.

On repasse sur Loïc. Cette fois, il est agenouillé à côté de la flaque. Il trempe son doigt dedans avec la solennité d'un prêtre pratiquant un baptême.

— Regardez, Jean-Marc. L'eau est froide. Une froideur qui nous rappelle notre propre finitude. On annonce 10 millimètres de cumul pour la nuit. 10 millimètres ! Vous vous rendez compte ? C'est l'équivalent d'un demi-verre de pastis renversé sur un mètre carré ! Si on multiplie ça par la surface de la ville, on est face à un océan vertical !

Le présentateur feint l'effroi.

— C'est terrifiant, Loïc. On me dit dans l'oreillette qu'un arbre a perdu trois feuilles

dans la commune voisine. Est-ce que vous confirmez l'état de sinistre total ?

— Je ne l'ai pas vu de mes propres yeux, Jean-Marc, car la visibilité est réduite à cause de cette... cette brume de l'angoisse, mais les rumeurs sont alarmantes ! On parle de jardins ouvriers totalement dévastés ! Des nains de jardin seraient portés disparus, emportés par les flots impitoyables du caniveau !

Le spectacle continue pendant deux heures. On interroge un passant au hasard, un certain Gérard, qui est en fait juste sorti pour fumer une clope.

— Gérard, vous avez peur ? demande Loïc en lui enfonçant le micro dans les narines.

— Bah, il pleut quoi, répond Gérard. C'est novembre.

— "Il pleut", vous entendez ça, Jean-Marc ? Le déni ! C'est la première phase du traumatisme ! Gérard est en état de choc post-nuageux ! Il refuse de voir que le ciel est en train de lui tomber sur la gueule !

À ce stade, Jean-Pierre a déjà commencé à remplir sa baignoire d'eau potable "au cas où les canalisations exploseraient sous la pression atmosphérique". Il regarde ses géraniums sur le balcon avec une tristesse infinie, comme s'il s'agissait de soldats envoyés au front sans casque.

La chaîne enchaîne avec un micro-trottoir dans une maison de retraite. On demande à une dame de 94 ans si elle a déjà vu ça.

— Oh ben, en 47, il y avait eu un orage et...

— PLUS GRAVE QU'EN 47 ! coupe le journaliste. VOUS L'AVEZ ENTENDU ! C'EST DU JAMAIS VU !

Le bandeau en bas de l'écran passe au noir : « MÉTÉO : SOMMES-NOUS LES DERNIERS HUMAINS ? ».

Le génie de cette manipulation réside dans l'art de l'adjectif. Une pluie n'est jamais "fine", elle est "insidieuse". Le vent n'est pas "modéré", il est "belliqueux". Le ciel

n'est pas "gris", il est "menaçant de chaos". On ne dit pas "il va pleuvoir demain", on dit "une menace liquide plane sur vos projets de vie".

Finalement, Loïc rend l'antenne car il commence à avoir des frissons (probablement parce qu'il n'a pas mangé depuis midi et que son K-Way transpire de l'intérieur).

— Voilà, Jean-Marc. Je reste ici, au péril de ma mise en plis, pour vous informer minute par minute de l'avancée de cette... mare. Si je ne réponds plus d'ici dix minutes, prévenez ma mère.

Le présentateur reprend la main, un petit sourire en coin, celui de l'homme qui sait qu'il vient de faire un carton d'audience sur le dos de la condensation.

— Merci Loïc. Restez couvert, la République a besoin de vous. Tout de suite, après la pub, notre grand dossier : "Pourquoi le prix du pain va augmenter à cause de l'humidité du mois de novembre". À tout de suite.

Jean-Pierre éteint la télé. Il fait un silence de mort dans l'appartement. Dehors, une goutte d'eau tape contre la vitre. *Ploc.*

Jean-Pierre sursaute. Il court chercher du ruban adhésif pour calfeutrer la porte d'entrée. Il ne sait pas si c'est la fin du monde, mais une chose est sûre : il va passer la nuit à surveiller son baromètre comme si c'était le détonateur d'une bombe nucléaire.

Et demain, il sera le premier à la boulangerie pour expliquer à qui veut l'entendre que "De son temps, on avait de la pluie, mais au moins, elle était polie. Pas comme cette flotte de délinquants qui nous tombe dessus aujourd'hui. C'est encore un coup des gens qui ne respectent plus rien, monsieur. Même les nuages font grève de la décence."

Mission accomplie pour la chaîne. La terreur est installée, bien au chaud sous le plaid en laine, prête à être réactivée au moindre coup de tonnerre. Car au fond, qu'est-ce que l'information en continu, sinon une danse de la pluie inversée ? On ne danse pas pour qu'elle tombe, on danse pour qu'elle nous fasse peur, car rien ne vaut une bonne

vieille fin du monde pour oublier que la chaudière fait un bruit bizarre.

Chapitre 6

Le Vocabulaire du Choc

Mesdames, Messieurs, installez-vous confortablement. Ajustez vos sonotones, car ce que vous allez entendre est, pour reprendre le terme technique en vigueur dans les rédactions survoltées de la TNT, proprement *hallucinant*.

Pour transformer une paisible fin d'après-midi en un remake low-cost de l'Apocalypse selon Saint-Jean, il ne suffit pas de montrer des images de pluie battante sur un parking de supermarché dans la Creuse. Non, le visuel n'est que l'appât. Le véritable hameçon, celui qui s'ancre profondément dans le cartilage de l'oreille interne de Mamie pour ne plus jamais la lâcher, c'est le Verbe. Mais pas n'importe quel verbe. Un vocabulaire ciselé par des experts en ingénierie de la frousse, une sémantique de l'angoisse que nous allons décortiquer ensemble. Bienvenue dans l'abécédaire du sursaut cardiaque.

Commençons par le grand favori, le champion toutes catégories, le sésame de l'insomnie : ****INÉDIT****.

Ah, « inédit » ! Quel mot magnifique. Dans la vraie vie, « inédit » signifie quelque chose qu'on n'a jamais vu, comme un politicien qui répondrait honnêtement à une question ou un chat qui n'essaierait pas de vous assassiner dans l'escalier. Mais sur une chaîne d'info en continu, « inédit » est un synonyme de « C'est la merde, et c'est la première fois qu'elle est aussi brune ».

Si vous dites à votre grand-père : « Il va pleuvoir demain », il hausse les épaules et va vérifier ses géraniums. Si vous lui dites : « Un épisode pluvieux *inédit* menace le bassin de l'Eure », il commence instantanément à gonfler un canot de sauvetage dans son salon et à stocker des boîtes de thon pour les dix prochaines années. Le mot «

inédit » efface le passé. Il annule 1956, 1976 et toutes les autres catastrophes précédentes. Pour le téléspectateur, « inédit » signifie que la Nature a rompu le contrat de location et qu'elle va nous expulser sans préavis. C'est le mot qui transforme une ondée en Déluge biblique et une grève de la SNCF en une insurrection bolchévique mondiale.

Passons ensuite à l'adjectif qui fait vibrer les cordes vocales des présentateurs au brushing immuable : ****EFFROYABLE****.

« Effroyable » est le terme que l'on sort quand la réalité est un peu trop banale. Un accident de trottinette ? C'est triste. Un accident de trottinette **effroyable** ? Là, on tient un sujet. Pour que le mot fonctionne, il faut qu'il soit prononcé avec une légère moue de dégoût, comme si le journaliste venait de renifler un lait périmé depuis le premier mandat de Jacques Chirac.

L'effroyable a un pouvoir magique : il déconnecte le cerveau rationnel pour brancher directement la peur sur les glandes surrénales. « Une hausse effroyable du prix du beurre ». Est-ce qu'on parle de 10 centimes ? Probablement. Mais dans la tête de l'auditeur de 80 ans, le mot « effroyable » dessine déjà des scènes de famine digne de la retraite de Russie, où il faudra échanger son dentier contre une motte de margarine rance. L'effroi n'a pas besoin de preuves, il n'a besoin que de cet adjectif qui claque comme une porte de cimetière dans un film d'horreur.

Vient alors le chouchou des indignés de la boulangerie : ****INADMISSIBLE****.

Si « inédit » fait peur et « effroyable » fait horreur, « inadmissible » fait monter la tension artérielle. C'est l'adjectif de la révolte impuissante. On l'utilise pour tout et surtout pour rien. « Un retard de trois minutes sur la ligne B ? Inadmissible ! ». « Un jeune qui porte sa casquette à l'envers ? Inadmissible ! ».

L'objectif ici est de valider le sentiment d'insécurité ontologique des personnes âgées. Le monde ne change pas, il devient **inadmissible**. C'est le mot qui permet de transformer une simple évolution de société en un affront personnel fait à quiconque

possède une carte de fidélité chez Picard. En martelant ce mot, on crée une armée de retraités prêts à en découdre avec le premier nuage qui oserait passer sans saluer. C'est le carburant de la colère à feu doux, celle qui maintient éveillé entre la météo et le début du téléfilm policier allemand.

Mais le véritable chef-d'œuvre de ce lexique, le coup de grâce de la manipulation de masse, c'est ce que les experts appellent le ****FLOU ARTISTIQUE SUR LES CHIFFRES****.

Ici, on quitte le domaine des lettres pour entrer dans celui de la numérologie occulte. Pour terrifier une personne âgée, ne lui donnez jamais un chiffre précis. Un chiffre précis se vérifie. Un chiffre précis est rassurant. Donnez-lui une fourchette, ou mieux, un « jusqu'à ».

Exemple : « La canicule pourrait faire **jusqu'à** 50 000 victimes ».

Admirez la beauté de la chose. « Jusqu'à ». Ça inclut zéro, techniquement. Mais personne n'entend le zéro. Tout le monde entend le 50 000. C'est la technique de l'entonnoir inversé. On prend une probabilité microscopique et on l'étire jusqu'à ce qu'elle occupe tout l'écran.

Et que dire de l'usage immodéré des pourcentages ? « Une augmentation de 400% des cas de grippe intestinale dans le village de Saint-Glinglin ». Ça a l'air énorme. Sauf si on précise qu'on est passé de un cas à quatre cas dans une commune de trois cents habitants. Mais si vous ne donnez pas la base, vous laissez Mamie imaginer des monceaux de cadavres jonchant les rues de Saint-Glinglin, terrassés par une diarrhée foudroyante et, bien sûr, **inédite**.

Le flou artistique, c'est aussi l'art d'utiliser des termes vagues mais évocateurs. « Une majorité de Français s'inquiète... ». Combien ? 51% ? Ou juste les trois personnes qui attendaient le bus devant le studio et à qui on a demandé si elles préféreraient la paix ou la guerre nucléaire ? « De nombreux experts s'accordent à dire que... ». Quels experts ? Sont-ils payés par une marque de laxatifs ou par une officine de sécurité privée ? On

ne le saura jamais. Le flou est une brume protectrice qui permet à la terreur de germer sans être encombrée par la lumière de la raison.

Et enfin, il y a le mot « **POTENTIEL** ».

Un « danger potentiel », un « risque potentiel ». C'est le génie absolu de la télévision. On peut parler pendant des heures de quelque chose qui n'existe pas encore, et qui n'existera probablement jamais. Mais le simple fait de l'évoquer le rend réel dans l'esprit de celui qui écoute. « Une potentielle pénurie de médicaments ». Résultat : le lendemain, toutes les pharmacies sont dévalisées par des octogénaires qui stockent du Doliprane comme s'il s'agissait de lingots d'or, créant ainsi la pénurie qu'on avait prédite. C'est la prophétie autoréalisatrice par le vocabulaire.

Imaginez maintenant notre pauvre spectateur, appelons-le René. René est dans son fauteuil. Il vient de prendre une dose massive d'**inédit**, une injection de **l'effroyable**, le tout saupoudré d'**inadmissible** et enrobé d'un flou statistique qui lui laisse penser que son espérance de vie est désormais inférieure à celle d'une mouche dans un verre de pastis.

René ne regarde plus les informations. Il subit un exorcisme à l'envers. On ne fait pas sortir le démon de son corps, on y injecte le virus du doute permanent.

Car au final, le but secret de ce vocabulaire n'est pas d'informer, mais de créer une dépendance. On veut que René se dise : « C'est terrible ce qui arrive, vite, je dois rester branché pour savoir à quel point c'est pire que ce que je pensais ». C'est le syndrome de Stockholm appliqué au bulletin météo. On finit par aimer sa propre peur, parce qu'elle est la seule chose qui nous donne l'impression d'être encore vivant, d'être au cœur d'un événement historique, même si cet événement consiste simplement à ce qu'il grêle sur un champ de colza.

Alors, la prochaine fois que vous entendrez un journaliste s'époumoner sur une situation « radicalement inédite et potentiellement effroyable concernant une hausse inadmissible de 200% des incivilités liées aux pigeons », ne paniquez pas. Respirez

un grand coup. Et rappelez-vous que tout cela n'est qu'une danse de mots, une symphonie de l'angoisse jouée sur un pipeau médiatique.

Mais faites gaffe quand même. Apparemment, selon une étude récente dont je viens d'inventer le chiffre, il y a un risque de 85% que votre canapé soit habité par une entité démoniaque *inédite*. C'est inadmissible, non ? Restez avec nous, on vous dit tout après la publicité pour les monte-escaliers.

Chapitre 7

L'Ennemi Invisible : La Jeunesse en Capuche

Bienvenue après cette page de publicité pour les monte-escaliers « Turbo-Sénior 3000 », l'appareil qui vous permet de fuir une invasion de criquets pèlerins sans vous froisser le col du fémur. Maintenant que vous êtes bien installés dans votre fauteuil massant, le cœur battant au rythme d'une petite arythmie de confort, plongeons dans le vif du sujet : le péril en coton ouaté.

Si vous voulez vraiment terroriser mamie entre deux épisodes de « Des Chiffres et des Lettres », il faut s'attaquer au boss final de l'imaginaire collectif : le Jeune. Mais attention, pas n'importe quel jeune. Pas celui qui fait une école de commerce et porte des pulls en cachemire noués sur les épaules. Non, je vous parle de l'entité biologique mystérieuse qui porte une capuche par 25 degrés à l'ombre. Le Jeune en Capuche, c'est l'ogre des temps modernes, mais avec une trottinette électrique et un forfait 5G illimité.

Le problème, c'est que le Jeune, dans la vraie vie, est d'un ennui mortel. Il passe 80 % de son temps à scroller sur TikTok et les 20 % restants à essayer de comprendre pourquoi sa barbe ne pousse que par plaques de lichen. Alors, comment transformer Kevin, 16 ans, qui attend son bus en écoutant du Jul, en un émir séparatiste prêt à proclamer l'indépendance du quartier des Myosotis ? C'est là que le génie journalistique intervient. Sortez vos calepins, voici la masterclass.

D'abord, le casting. Il vous faut trois ados. Pourquoi trois ? Parce qu'à deux, c'est un duo comique. À quatre, c'est un groupe de rock. À trois, c'est une « cellule ». Trouvez-les à la sortie d'un « Snack-Kebab-Pizza-Mariage-Photocopie ». Le kebab est l'accessoire indispensable. Pour le spectateur de plus de 70 ans, la sauce samouraï

n'est pas un condiment, c'est un fluide inflammable utilisé pour la confection de cocktails Molotov artisanaux.

Maintenant, la technique de prise de vue. C'est ici que le "HAHA Engine" de la manipulation médiatique tourne à plein régime. Ne tenez jamais votre caméra droite. Le monde doit avoir l'air de tanguer, comme si le cameraman était en train de ramper sous des tirs de snipers invisibles. Utilisez le zoom de manière agressive. Zoomez sur la sauce blanche qui dégouline sur la basket de l'individu. Dans l'esprit de votre audience, ce n'est pas de la sauce, c'est le signe d'une déliquescence morale absolue. « Regardez, Jean-Pierre, ils ne respectent même plus la propreté des trottoirs de la République ! »

Mais le coup de grâce, l'arme atomique de la mise en scène, c'est le floutage. Ah, le flou ! C'est merveilleux, le flou. Si vous montrez le visage de Jordan, on voit un gamin avec trois boutons d'acné et un regard de poisson frit qui se demande s'il reste des frites au fond du sachet. Si vous floutez son visage, il devient instantanément le cerveau d'une organisation tentaculaire. Le flou déshumanise. Il transforme un gamin en une « silhouette ». Et la silhouette, c'est la forme géométrique préférée de la peur.

Imaginez la voix off, ce ton grave, un peu caverneux, comme si le journaliste parlait depuis l'intérieur d'un cercueil :

« Ici, dans cette zone où l'État a démissionné, nous avons pu filmer, au péril de notre vie et de notre abonnement au Figaro, cette réunion secrète. Regardez ces visages flous. Ils ne parlent pas, ils complotent. Ils échangent des informations cryptées sur la cuisson de la viande, une métaphore évidente pour le grand embrasement qu'ils préparent. »

À ce moment-là, vous coupez le son de la vidéo originale. Parce que si vous laissez le son, on entend :

— « Oh gros, t'as pris supplément oignons ? »

— « Grave, mais j'crois qu'il a oublié ma canette de Cherry Coke. »

— « C'est trop la hess, frère. »

Traduction pour le JT :

« Les codes sont stricts. "Supplément oignons" désigne sans aucun doute le renfort de troupes en provenance de la commune voisine. La "canette" ? Un engin explosif. Quant à la "hess", nos experts en dialectes de guérilla urbaine s'accordent pour dire qu'il s'agit du signal d'attaque imminent contre la boulangerie de la place de l'Église. »

Vous voyez la puissance du concept ? Vous avez pris trois gosses qui ont juste faim et vous en avez fait une milice séparatiste. Pour accentuer l'effet « séparatisme », insistez sur la capuche. La capuche, c'est le voile intégral du mâle de banlieue. Pourquoi la portent-ils ? Pour cacher leur identité ? Pour se protéger d'une pluie imaginaire ? Non, ils la portent parce que c'est confortable et que ça permet de ne pas se coiffer le matin. Mais pour votre reportage, c'est une « volonté manifeste de se soustraire à l'identification faciale par les caméras de vidéo-protection financées par vos impôts, chers téléspectateurs ».

Ajoutez un petit effet de post-production : le filtre vert « vision nocturne ». Même s'il est 14 heures et qu'il fait un soleil radieux, passez l'image en vert granuleux. Tout devient terrifiant en vert granuleux. Un chat qui traverse la rue ressemble à un prédateur mutant. Un ado qui jette sa serviette en papier dans une poubelle devient un agent de la terreur se débarrassant de preuves compromettantes.

Le génie de l'opération réside dans l'absence totale de preuves. Plus vous dites que vous ne pouvez rien dire, plus les gens imaginent le pire.

« Nous avons tenté d'approcher ces jeunes. Leur réponse a été glaciale. »

(On voit à l'image le journaliste s'approcher avec un micro énorme, l'air suspicieux, et le gamin répondre : « Bah dégage, on mange là, t'es qui ? »).

Commentaire de la voix off : « L'omerta règne. La loi du silence est imposée par les caïds du kebab. Quiconque parle s'expose à des représailles culinaires sans précédent.

»

Et voilà. En trois minutes de montage, vous avez créé un choc national. Les ventes de verrous de sécurité vont bondir de 12 %. Le standard de la chaîne va exploser sous les appels de retraités exigeant que l'armée intervienne pour sécuriser le rayon frais du Monoprix.

Mais le plus drôle, le sommet de l'acidité, c'est que les ados en question ne verront jamais le reportage. Ils sont sur Twitch. Ils n'ont aucune idée qu'ils sont devenus, le temps d'un sujet de 20 heures, les nouveaux visages de la menace séparatiste. Ils sont juste là, à digérer leur sauce samouraï, pendant que la France d'en haut tremble dans ses charentaises devant des pixels floutés.

C'est ça, la magie de la peur moderne. On ne filme plus des faits, on filme des intentions supposées. On ne regarde plus des humains, on regarde des archétypes. Et si par malheur l'un des gamins lève la main pour se gratter le nez, n'hésitez pas : faites un arrêt sur image. Un cercle rouge autour de la main. « Un signe de ralliement ? Un signal pour le début des hostilités ? Nos experts se posent la question. »

Ne répondez jamais à la question. Posez-la. Laisser la question en suspens, c'est laisser la peur infuser comme un vieux sachet de thé oublié dans une tasse de porcelaine.

Maintenant, reposez cette télécommande. Le danger est partout, surtout là où il n'y a rien. Et rappelez-vous : si vous voyez un jeune manger un kebab, fuyez. Pas parce qu'il est dangereux, mais parce qu'il va finir par vous demander si vous avez « un 06 pour sa daronne », et ça, c'est une autre forme de terreur que même notre chaîne n'est pas prête à traiter.

Restez avec nous, car après la pause, nous verrons comment l'utilisation abusive des emojis « cœur » par votre petite-fille est en réalité un code secret utilisé par les cartels

de la drogue colombiens. C'est inadmissible, et on vous explique pourquoi avec un expert qui n'a pas allumé un ordinateur depuis 1994.

Chapitre 8

Le Zoom Dramatique sur les Prix

Regardez bien cet écran. Ne clignez pas des yeux, car vous pourriez rater l'instant précis où votre pouvoir d'achat rend son dernier soupir dans une agonie de pixels rouges. Voyez-vous cette courbe ? Ce n'est pas une simple ligne statistique. C'est la trace thermique d'un missile balistique tiré directement sur votre livret A.

Sur le plateau de « Crise Direct », l'infographiste — un stagiaire sous caféine qui n'a pas dormi depuis le passage à l'euro — vient de lâcher la bombe. Le sujet : le prix de la plaquette de beurre doux. Mais attention, pas n'importe quelle infographie. Nous sommes ici dans le domaine du grand art, du surréalisme financier. La courbe commence sagement en bas à gauche, puis, au moment d'aborder le mois d'octobre, elle prend une érection verticale si brutale qu'elle défie les lois de la physique et de la décence.

La flèche rouge ne se contente pas de monter. Elle transperce le bandeau des titres qui défilent en bas. Elle monte, elle monte, elle dépasse le visage botoxé de la présentatrice, elle sort du cadre de votre téléviseur 4K, elle perfore votre plafond, traverse la couche d'ozone et va probablement aller chatouiller les fesses de Dieu.

« Regardez ce pic, Jean-Pierre ! » s'exclame l'expert en plateau, un homme dont la cravate est plus serrée que le budget d'une famille monoparentale. « On n'est plus sur une inflation, on est sur une ascension divine. Le beurre n'est plus une matière grasse, c'est un placement refuge, au même titre que l'or ou les organes de rechange. »

Et c'est là que le génie de la terreur médiatique opère. On ne vous dit pas que le beurre a pris vingt centimes. Non, on vous montre une image où l'on suggère, par un

zoom dramatique accompagné d'un bruitage de moteur d'avion qui s'écrase, que d'ici mardi prochain, vous devrez choisir entre tartiner votre biscotte ou garder votre deuxième rein.

Le « Zoom Dramatique », c'est l'outil de torture préféré de la chaîne d'info. On prend une hausse de 3 % et on l'étire sur l'axe des ordonnées jusqu'à ce qu'elle ressemble à la face nord de l'Everest. On veut que le retraité devant sa télé ressente un vertige physique. On veut qu'il se dise : « Si je veux un croissant dimanche, il va falloir que je vende la Twingo ou que je propose un poumon au boulanger. »

D'ailleurs, le service infographie a déjà préparé le tableau de conversion pour l'hiver prochain. Il s'affiche à l'écran avec un scintillement inquiétant.

- 250g de beurre demi-sel : Une demi-cornée (œil gauche uniquement).
- Une baguette tradition : Trois phalanges et le souvenir de votre premier baiser.
- Un litre de lait entier : Votre code de carte bleue et le droit de cuissage sur votre descendance jusqu'à la troisième génération.

L'expert, lui, continue son numéro de claquettes apocalyptiques. Il a cette petite lueur sadique dans les yeux, celle qu'on ne trouve que chez les gens qui possèdent des actions dans les usines de coffres-forts. « Nous avons simulé l'évolution des prix sur trois semaines, dit-il en pointant un graphique qui ressemble maintenant à un électrocardiogramme de quelqu'un qui vient de voir sa belle-mère nue. Si la tendance se confirme, le beurre ne sera plus vendu en grandes surfaces, mais sous escorte militaire, dans des malles en kevlar. »

C'est le moment où vous, cher spectateur, vous regardez votre tartine avec une méfiance nouvelle. Ce morceau de gras qui fond doucement sur votre pain grillé... c'est de l'insolence pure. C'est du luxe provocateur. Vous êtes en train de manger l'équivalent d'un iPhone 15 Pro Max, et vous le faites sans même porter de smoking. Espèce de barbare.

Mais l'infographie ne s'arrête pas là. Elle passe au « comparatif historique ». On vous montre une photo en noir et blanc d'un petit garçon en culottes courtes en 1954. « À l'époque, avec un franc, on achetait une boulangerie entière, le boulanger, sa femme, et on avait encore assez de monnaie pour corrompre le maire », martèle la voix off, lugubre. Puis, retour au présent : une image satellite d'un supermarché entouré de barbelés.

Le message est clair : le progrès est une illusion et l'avenir est une brocante où l'on troquera nos souvenirs d'enfance contre des œufs de catégorie A.

On appelle ça la « pédagogie par le traumatisme ». On ne vous explique pas les mécanismes complexes des flux de trésorerie internationaux ou la géopolitique des oléagineux. Non, on vous montre un gros chiffre rouge qui clignote avec un point d'exclamation qui semble vouloir vous poignarder. Parce que la peur est un bien meilleur carburant que l'intelligence. Un vieux qui comprend l'économie est un vieux qui éteint la télé. Un vieux qui pense qu'il va mourir de faim parce que le prix du Smecta a bondi de 0,4 % est un vieux qui reste scotché au canapé, attendant les instructions de survie.

« Et que dire du prix du gaz ? » enchaîne la présentatrice avec un sourire de requin sous morphine.

Nouveau graphique. Cette fois, la courbe ne monte même plus : elle forme une boucle temporelle, revient en arrière pour gifler votre grand-père en 1942, puis repart vers le futur pour s'écraser sur le prix du mètre carré à Paris.

« Pour chauffer votre salon cet hiver, prévient l'expert, nous conseillons aux Français de brûler leurs meubles de famille. Un buffet Louis XV, c'est trois heures de chaleur. Une armoire normande, c'est une nuit entière. C'est plus rentable que de payer la facture, et ça libère de l'espace pour stocker vos bidons d'huile, qui sont désormais la seule monnaie acceptée par les cartels de la margarine. »

Vous riez ? Ne riez pas. Regardez bien le bas de l'écran. Il y a un petit texte qui défile

: *« Témoignage exclusif : j'ai vendu mon dentier pour un pot de Nutella, il nous raconte son calvaire. »*

C'est ça, le Zoom Dramatique. C'est l'art de transformer une fluctuation de marché en une scène de *Mad Max* se déroulant dans l'allée 4 du Leclerc de Romorantin. On vous prépare mentalement à l'impensable. On vous sature de graphiques en 3D où les barres de statistiques ressemblent à des pierres tombales.

Et quand le reportage se termine, quand la musique angoissante s'atténue enfin pour laisser place à une publicité pour des croquettes pour chat premium (vendues au prix du caviar de la Caspienne, mais ça, le graphique ne le dit pas), vous vous sentez vidé. Vous avez l'impression d'avoir survécu à une guerre mondiale alors que vous avez juste regardé un mec en costume expliquer que le blé est un peu plus cher à cause de la pluie en Australie.

Mais restez avec nous. Car après la page de publicité, nous aborderons un sujet encore plus terrifiant. Nous verrons comment le fait que votre voisin de 22 ans porte des claquettes-chaussettes est en réalité le signe précurseur de l'effondrement total de la civilisation occidentale et une insulte personnelle à la mémoire du Général de Gaulle.

D'ici là, cachez votre beurre. Enterrez-le dans le jardin. Les drones de la répression des fraudes rôdent, et ils ont faim. Très faim.

Chapitre 9

La Technologie, ce Démon du Wi-Fi

Posez cette télécommande. Doucement. Ne tentez pas d'appuyer sur le bouton « Source » ou « Input », vous savez parfaitement que c'est par là que s'ouvre le portail dimensionnel menant directement au vide intersidéral, celui où l'écran devient bleu et où votre tension artérielle grimpe à 19. Vous ne voulez pas appeler votre petit-fils pour la quatrième fois cette semaine simplement parce que vous avez « perdu la 2 ». Kevin a une vie, il essaie de devenir « influenceur en cryptomonnaies éco-responsables » depuis son studio de 9 mètres carrés, il n'a pas le temps de vous expliquer que le bouton avec une petite flèche n'est pas une commande de lancement de missile nucléaire.

Maintenant, parlons des ondes. Vous les sentez, n'est-ce pas ? Ce petit picotement derrière les oreilles quand le voisin allume sa « Box » ? C'est le Wi-Fi. Le Wi-Fi, c'est comme le gluten ou la courtoisie : on ne le voit pas, mais son absence provoque des crises de nerfs mondiales. Pour vous, c'est une entité démoniaque, une sorte de fluide ectoplasmique qui traverse les murs pour venir brouiller vos idées et, surtout, pour permettre à « l'Algorithme » de vous surveiller.

L'Algorithme. Un mot qui sonne comme une maladie tropicale ou un compositeur russe dépressif. En réalité, c'est le grand marionnettiste de l'ombre, et son outil préféré s'appelle TikTok.

Si vous n'en avez jamais entendu parler, imaginez une cour de récréation géante, peuplée d'adolescents qui font des mouvements de bras spasmodiques sur de la musique qui ressemble à un mixeur en train de broyer des clous. C'est le temple de la vidéo de quinze secondes. Pourquoi quinze secondes ? Parce que c'est exactement le

temps d'attention moyen d'un être humain moderne avant qu'il ne se demande s'il a éteint le gaz ou s'il devrait acheter un tapis de yoga en peau d'ananas.

Mais ne vous y trompez pas. Sous ses airs de kermesse numérique pour décérébrés, TikTok est la plus grande opération d'espionnage industriel de l'histoire de l'humanité. Et non, ils ne s'intéressent pas à vos codes de carte bleue — ils savent déjà que vous les avez notés sur un post-it collé derrière votre box. Non, ce que Pékin convoite par-dessus tout, ce qui fait trembler les services secrets de Shanghai à Shenzhen, c'est votre secret le mieux gardé : la recette du pot-au-feu de la tante Huguette.

Réfléchissez-y. Pourquoi ces jeunes dansent-ils devant leur téléphone ? Pour camoufler le bruit de l'aspiration de vos données culinaires ! Pendant que vous essayez désespérément de comprendre pourquoi la vidéo de ce petit jeune qui saute dans une piscine de mayonnaise a démarré toute seule, le micro de votre smartphone, ce traître de poche, capte le frémissement de votre cocotte-minute. Ils analysent la fréquence sonore de l'ébullition. Ils utilisent l'intelligence artificielle pour déduire, au décibel près, la quantité exacte de clous de girofle que vous avez piqués dans l'oignon.

C'est une guerre froide gastronomique. La Chine a les terres rares, mais elle n'a pas le moelleux de votre paleron. Et elle est prête à tout pour l'obtenir.

Vous vous demandez sans doute comment un téléphone peut savoir ce que vous cuisinez alors que vous n'arrivez même pas à déverrouiller l'écran sans demander de l'aide ? C'est là tout le génie du mal. Le Wi-Fi agit comme un sonar. Les ondes rebondissent sur vos poireaux, cartographient la densité de vos carottes et envoient le tout sur un serveur crypté situé dans une montagne du Sichuan. Dans deux ans, ils vendront du pot-au-feu en kit, lyophilisé, avec le goût exact du vôtre, et la France s'effondrera. Le PIB chutera, le moral des troupes avec, et nous finirons tous par manger des nems au jarret de bœuf en faisant des chorégraphies ridicules sur du rap

ouzbek.

Et le pire, c'est l'interface. TikTok est conçu pour vous perdre. C'est un labyrinthe sans fil d'Ariane, mais avec des publicités pour des brosses à dents électriques qui se connectent à votre Bluetooth. Pour vous, qui mettez déjà trois minutes à réaliser que vous tenez la télécommande à l'envers (ce qui explique pourquoi le volume baisse quand vous voulez changer de chaîne), TikTok est une zone de guerre. Vous effleurez l'écran par mégarde et soudain, vous vous retrouvez face à un tutoriel pour fabriquer un salon de jardin en palettes de récupération. Vous paniquez. Vous appuyez partout. Vous finissez par « liker » une vidéo d'un chat qui fait du skateboard, ce qui signale immédiatement au gouvernement chinois que vous êtes vulnérable et que c'est le moment idéal pour lancer l'offensive sur votre recette de la blanquette de veau.

C'est un cercle vicieux. Plus vous luttez contre la technologie, plus elle se nourrit de votre confusion.

Regardez votre télécommande. Elle possède quarante-huit boutons. Quarante-huit ! Dont un bouton rose dont personne, absolument personne, pas même l'ingénieur coréen qui l'a conçu, ne connaît l'utilité. Si vous appuyez dessus par erreur, il est fort probable que vous réinitialisiez les paramètres d'usine d'un satellite météo au-dessus de l'Auvergne. Mais vous, tout ce que vous voulez, c'est voir la météo pour savoir si vous devez couvrir vos géraniums. Au lieu de ça, vous vous retrouvez sur une chaîne de télé-achat allemande qui vend des extracteurs de jus en titane.

La technologie est un démon qui se cache dans les petits détails. C'est cette mise à jour de Windows qui se lance exactement au moment où vous vouliez imprimer l'attestation d'assurance. C'est ce « Cloud » dont on vous parle sans cesse, et que vous imaginez comme une sorte de gros coffre-fort dans le ciel, alors que c'est juste l'ordinateur d'un type de 24 ans en Californie qui a maintenant accès à toutes les photos floues de votre pouce prises par accident lors du baptême du petit dernier.

Et ne parlons pas de la reconnaissance vocale. « Dis Siri », « Ok Google ». Vous leur parlez comme à des chiens récalcitrants : « DIS SIRI ! DONNE-MOI L'HEURE ! MAIS RÉPONDS, SALOPERIE ! ». Et pendant que vous hurlez sur votre grille-pain connecté, le système enregistre tout. Il sait que vous avez un faible pour les biscuits à la cuillère et que vous parlez tout seul à votre ficus. Ces informations sont ensuite revendues à des courtiers en données qui les transforment en publicités ciblées pour des monte-escaliers et des prothèses auditives « design ».

Alors, que faire ? Comment protéger votre pot-au-feu et votre santé mentale ?

La résistance commence par l'isolation. Enveloppez votre box Internet dans du papier aluminium. Ça ne bloquera pas forcément les ondes, mais ça donnera à votre salon un petit côté « station spatiale soviétique de 1974 » tout à fait charmant. Ensuite, reprenez le contrôle de la télécommande. Peignez en rouge les deux seuls boutons utiles : celui pour allumer et celui pour changer de chaîne. Recouvrez les quarante-six autres de colle extra-forte. Si vous ne pouvez pas appuyer dessus, le démon ne peut pas entrer.

Quant à TikTok, la meilleure défense reste l'absurde. Si vous sentez que votre téléphone vous espionne, brouillez les pistes. Parlez à voix haute de recettes fictives et révoltantes. Dites : « J'adore mettre du ketchup dans mon cassoulet » ou « Le secret de ma mousse au chocolat, c'est une pointe de moutarde forte ». L'algorithme chinois va bugger. Les serveurs vont surchauffer en essayant de comprendre cette nouvelle tendance culinaire française. Ils enverront des espions vérifier vos poubelles, ils ne trouveront que des épiluchures de topinambours, et ils finiront par abandonner, épuisés par la complexité de l'âme gauloise.

Restez vigilants. Le Wi-Fi ne dort jamais. Il brille la nuit, avec ses petites diodes vertes qui vous fixent comme les yeux d'un prédateur électronique. Éteignez tout. Débranchez la prise. Revenez au Minitel si nécessaire. C'était lent, c'était moche, ça faisait un bruit de modem en train d'agoniser, mais au moins, le Minitel n'avait

aucune ambition sur votre pot-au-feu.

Et maintenant, si vous le voulez bien, nous allons passer au chapitre suivant. Nous y apprendrons pourquoi le fait que votre petit-fils refuse de porter une cravate pour aller acheter le pain est la preuve irréfutable que nous vivons les derniers jours de Pompéi, mais avec moins de toges et beaucoup plus de trottinettes électriques.

Cachez vos secrets de grand-mère. L'œil de Pékin est dans votre micro-ondes. Et il veut savoir si vous mettez vraiment du bouquet garni dans l'eau de cuisson.

Chapitre 10

La Boucle Infinie (Le Lavage de Cerveau)

Installez-vous confortablement. Non, pas comme ça, votre dos va encore vous trahir et on finira par appeler le SAMU pour une simple histoire de vertèbres mal emboîtées. Voilà, bien droit dans le fauteuil Louis-Philippe, le plaid sur les rotules, et les yeux fixés sur la lucarne magique. Vous sentez cette petite pointe d'angoisse qui vous chatouille l'œsophage ? C'est normal. C'est le signe que le traitement commence.

Bienvenue dans la science merveilleuse de la boucle de sept minutes. C'est une prouesse d'ingénierie cognitive, un chef-d'œuvre de neuro-marketing appliqué à la gériatrie. Pourquoi sept minutes ? Parce que c'est précisément le temps qu'il faut à un cerveau humain normalement constitué — ou légèrement ramolli par quarante ans de cotisations à la caisse de retraite — pour passer de l'état de « Oh, c'est inquiétant » à « On va tous mourir, où ai-je caché mon fusil de chasse ? ». Si on attendait huit minutes, vous pourriez avoir un éclair de lucidité, vous lever pour aller vous préparer une tisane de verveine, ou pire, éteindre la télévision pour réfléchir à la pertinence de la taille de vos rosiers. Et ça, le complexe médiatique ne peut pas se le permettre.

La règle est simple : il faut vous réinjecter la même dose de venin avant que l'anticorps du bon sens n'ait eu le temps de se former.

Regardez l'écran. Voyez-vous ce bandeau rouge qui clignote en bas ? « ALERTE INFO ». C'est écrit en lettres capitales, parce que les programmeurs savent que votre cristallin ressemble de plus en plus à un pare-brise de Twingo après un passage dans un banc de brouillard. Le rouge, c'est la couleur du sang, de la révolution, et de la tomate trop mûre qui va tacher votre moquette. Ça réveille l'amygdale, cette petite

partie de votre cerveau qui gère la peur et qui, chez vous, tourne désormais à plein régime, comme un moteur de mobylette débridé.

Le cycle commence par un expert. Un homme en costume trop étroit, dont la cravate semble vouloir l'étrangler — symbole subtil de l'oppression systémique qui nous guette tous. Il s'appelle Didier ou Jean-Pierre, il est « spécialiste en prospectives anxiogènes ». Il ne sait rien, mais il le dit avec une conviction qui ferait passer un vendeur de monospaces pour un prophète biblique.

Didier vous explique que le prix du beurre va augmenter de 400 %. Pourquoi ? À cause des tensions en Ouzbékistan, du manque de pluie dans le Larzac et parce que les jeunes préfèrent aujourd'hui manger de l'avocat écrasé sur du pain complet plutôt que de traire des vaches. Sept minutes. C'est le temps de l'exposé. Vous avez peur pour votre tartine du matin. Votre cœur palpite. Vous imaginez déjà des hordes de pillards en trottinettes électriques forçant votre porte pour vous voler votre dernière plaquette de doux-moelleux.

Et là, pile au moment où vous allez chercher votre chéquier pour faire un don à une association de sauvegarde du saindoux, la boucle repart.

Gong. Nouveau jingle. « ALERTE INFO ».

Le même Didier, ou son clone maléfique, revient. Les mots changent un peu, mais la structure est identique. On ne parle plus du beurre, on parle de la pénurie de moutarde. Ou du fait que le Wi-Fi provoque la calvitie chez les hamsters. Peu importe le sujet, l'important c'est la pulsation. C'est un massage cardiaque, mais à l'envers : le but n'est pas de relancer votre cœur, mais de maintenir votre tension artérielle à un niveau constant de 18/9.

C'est là que le génie du lavage de cerveau opère. Au bout de la troisième répétition, votre esprit abandonne toute velléité d'analyse critique. Vous entrez dans un état

hypnotique que les scientifiques appellent « la transe du retraité devant CNews ». Les informations ne sont plus traitées par le cortex préfrontal ; elles coulent directement dans votre moelle épinière. Vous devenez une éponge à catastrophe.

Si votre petit-fils entre dans la pièce à ce moment-là, sans cravate, les cheveux ébouriffés, et qu'il vous demande innocemment s'il reste du jus d'orange, vous ne voyez pas un adolescent affamé. Vous voyez un agent de l'apocalypse. Vous voyez le chevalier de la Famine déguisé en skateur. Pourquoi ? Parce que la télévision vient de vous dire, il y a sept minutes (et il y a quatorze minutes, et il y a vingt et une minutes), que la jeunesse a perdu le sens des valeurs et que le manque de vitamine C dans les foyers français est le premier signe de l'effondrement de la civilisation occidentale.

« Tu n'as pas de cravate, Kévin ? » grognerez-vous, la main tremblante sur la télécommande.

« Bah non Papi, je vais juste au Carrefour Market... »

« Au Carrefour ? Mais ils n'ont plus de beurre ! L'expert l'a dit ! L'Ouzbékistan est en feu ! Les trottinettes arrivent ! »

Le pauvre Kévin repartira en haussant les épaules, persuadé que vous avez enfin basculé dans la démence sénile, alors que vous êtes simplement la victime consentante d'un rythme binaire parfaitement orchestré.

Le lavage de cerveau moderne n'utilise pas de projecteurs dans les yeux ni de gouttes d'eau qui tombent sur le front. C'est beaucoup plus propre. C'est du velours cathodique. On utilise votre propre ennui contre vous. La boucle de sept minutes comble le vide de l'après-midi, entre la fin de **Des chiffres et des lettres** et le début de la soupe. Elle vous donne l'illusion de participer à la marche du monde, alors que vous êtes juste assis dans une pièce qui sent la cire et le vieux chien, à regarder des gens payés le prix d'une Rolex pour vous dire que demain sera pire qu'hier.

Et le pire, c'est que vous en redemandez. Car la répétition crée l'habitude, et l'habitude crée le confort. Une catastrophe inédite est terrifiante. Une catastrophe répétée toutes les sept minutes devient une vieille amie. On finit par s'attacher à cette pénurie de moutarde. On guette l'expert Didier comme on guette le facteur. S'il ne venait pas nous annoncer la fin du monde à 16h42, on se sentirait seul. On se demanderait si on existe encore.

C'est le syndrome de Stockholm appliqué au mobilier de salon : vous aimez vos géôliers parce qu'ils sont les seuls à vous parler sans vous demander de configurer leur nouvelle imprimante ou de garder le petit dernier qui fait ses dents sur les pieds de vos chaises en merisier.

Alors, la prochaine fois que vous sentirez cette envie de débrancher la prise, souvenez-vous de la règle d'or : si vous éteignez, le silence reviendra. Et dans le silence, vous pourriez entendre votre propre conscience vous chuchoter que tout cela n'est qu'un immense cirque destiné à vous vendre des compléments alimentaires pour la prostate et des assurances obsèques à prix cassés.

Restez devant la boucle. Laissez le bandeau rouge vous bercer. Dans sept minutes, Didier va nous expliquer que le port de la casquette à l'envers est directement responsable de la fonte des glaces et de l'extinction des moineaux domestiques. Ne ratez pas ça. C'est capital. C'est la preuve que Pompéi est là, juste derrière votre porte-fenêtre, et que les cendres ont le goût d'un mauvais reportage sur la délinquance en milieu rural.

Maintenant, respirez un grand coup. Le jingle revient. *Boum-boum-boum.* Redressez votre plaid. Le cycle recommence. Et surtout, n'oubliez pas : si vous changez de chaîne, les terroristes et les utilisateurs de trottinettes auront gagné.

D'ailleurs, avez-vous remarqué que votre micro-ondes vient de faire un petit bruit suspect ? C'est peut-être un message codé de Pékin. On en reparle dans sept minutes.

Ne bougez pas. On revient après une courte page de publicité pour des baignoires à porte latérale.

Chapitre 11

La Pub pour Alarme juste après le JT

Le timing est une science occulte, un alignement de planètes orchestré par des types en costume cintré qui ont lu trop de livres sur le conditionnement pavlovien. À 20h38, vous n'êtes plus un citoyen, vous n'êtes plus un grand-parent, vous n'êtes même plus un être humain doué de raison : vous êtes une éponge à cortisol, saturée de peur, de doute et de cette certitude que la civilisation s'arrêtera net dès que vous aurez éteint votre lampe de chevet. C'est là, dans cette micro-seconde de silence qui suit le générique de fin du JT — ce moment précis où le présentateur vous souhaite une « excellente soirée » avec le sourire d'un croquemort qui vient de vendre un chêne massif — que le génie frappe.

C'est l'instant « Veri-Stress ».

Le noir se fait sur l'image d'une ville en flammes ou d'un panda dépressif, et soudain, le bleu chirurgical envahit l'écran. La musique change. On passe des cuivres alarmistes du JT à une nappe de synthétiseur oppressante, celle qu'on utilise généralement dans les films pour signifier qu'un tueur en série est en train de lécher les couteaux dans la cuisine. Et là, c'est le chef-d'œuvre. On vous montre une famille. Une famille parfaite. Si parfaite qu'on a envie de leur jeter des cailloux. Ils rient, ils mangent des céréales bio, ils sont blonds (souvent), et ils ignorent que, dans le jardin, un homme en sweat à capuche — le grand méchant loup du XXI^e siècle — est en train de fixer leur baie vitrée avec l'intensité d'un stagiaire devant une machine à café en panne.

L'astuce marketing est d'une pureté cristalline : le JT a labouré le terrain, il a retourné la terre de votre inconscient à grands coups de reportages sur les « gangs de la

disqueuse » et les « cambriolages en moins de trois minutes ». La publicité pour alarme n'a plus qu'à semer la graine de la paranoïa technologique. C'est le service après-vente de l'angoisse. Le JT vous dit que vous allez mourir ; la pub vous propose de filmer votre agonie en 4K avec vision nocturne. C'est quand même plus chic pour l'assurance.

Remarquez le code couleur de ces spots. Tout est gris, bleu acier, ou blanc hôpital. Pourquoi ? Parce que le rouge, c'est pour le sang (déjà vu au JT) et le vert, c'est pour l'espoir (et on n'est pas là pour vous rassurer, on est là pour vous vendre un abonnement mensuel au prix d'un rein). On vous présente l'alarme non pas comme un objet électronique, mais comme un bouclier divin. Un capteur de mouvement si sensible qu'il est capable de détecter l'intention criminelle d'un moineau qui passe à trois kilomètres de votre portail.

Et le dialogue ! C'est là que le cynisme atteint des sommets himalayens.

— « On se sent tellement plus sereins depuis qu'on a installé la centrale "Ultra-Guardian 3000" », dit la mère de famille en caressant son Golden Retriever qui, lui, s'en tape complètement car il dort sur un tapis à 400 euros.

— « Oui », répond le père, un homme qui a visiblement passé sa vie à craindre que son voisin ne lui vole son coupe-bordure. « Maintenant, quand on part en vacances à la Baule, je peux surveiller le salon depuis mon téléphone et vérifier si les rideaux bougent. »

Admirez la perversité du concept : on vous vend de la sérénité en vous forçant à regarder votre téléphone toutes les douze secondes pour vérifier que votre ficus n'a pas été pris en otage par le cartel de Sinaloa. C'est le marketing du « Panoptique de Poche ». On transforme le retraité moyen en opérateur de la CIA spécialisé dans la surveillance de l'allée de garage. On lui donne le pouvoir. On lui donne des caméras. On lui donne surtout l'illusion qu'il vit dans un bunker alors qu'il habite une maison Phenix avec des murs en papier mâché.

Mais le coup de grâce, c'est le bouton « SOS ». Ce petit boîtier magique qu'on vous incite à poser sur votre table de nuit. « En cas de doute, appuyez, et nos agents interviendront ». Quels agents ? On imagine tout de suite une escouade de SEALs descendant en rappel depuis un hélicoptère noir pour neutraliser le livreur de pizzas qui s'est trompé d'adresse. En réalité, c'est probablement Jean-Claude, 54 ans, qui va appeler votre fixe pour vous demander si vous avez bien verrouillé la porte du garage, tout en finissant son sandwich triangle sur un parking de zone industrielle. Mais l'image vendue, c'est celle de la sécurité absolue. La garde prétorienne à portée de doigt.

Pourquoi ça marche si bien après le JT ? Parce que le JT a déshumanisé le danger. Il en a fait une entité abstraite, partout et nulle part. La pub pour alarme, elle, le ré-humanise sous la forme d'un mec en sweat à capuche. Elle donne un visage à votre peur. Elle vous dit : « Le monde est une jungle, certes, mais votre salon peut devenir une forteresse avec trois capteurs infrarouges et un autocollant dissuasif sur la boîte aux lettres ». L'autocollant, c'est le plus important. C'est l'équivalent moderne du sang d'agneau sur les portes lors des plaies d'Égypte. « Passe ton chemin, Ange de la Délinquance, ici on paie 49,99€ par mois pour que quelqu'un regarde mon couloir en noir et blanc ».

Et le génie marketing ne s'arrête pas là. On joue sur la culpabilité. « Protégez ce que vous avez de plus cher ». On ne parle pas de votre collection de timbres ou de votre litière pour chat. On parle de vos souvenirs, de vos petits-enfants, de votre dignité. On sous-entend que si vous ne branchez pas ce système, vous êtes techniquement complice de votre propre futur home-jacking. C'est de l'extorsion de fonds polie, enrobée dans un graphisme haute définition.

Observez bien la transition lors de la prochaine coupure. C'est une chorégraphie millimétrée.

1. Le présentateur : « Un réseau de voleurs de cuivre démantelé dans la Creuse, l'enquête continue. » (Traduction : On va tous mourir dépouillés).

2. Le jingle de pub : *Dring-dring-paillettes*.

3. La pub Alarme : « Ne laissez pas l'imprévu gâcher votre vie. » (Traduction :
Donnez-nous votre RIB avant que la Creuse ne débarque chez vous).

C'est une boucle de rétroaction parfaite. Le JT crée le besoin (la peur), la pub apporte la solution (la surveillance), et le JT du lendemain validera l'achat en expliquant que, quand même, y'a plus de jeunesse. C'est le mouvement perpétuel de l'économie de l'angoisse.

D'ailleurs, vous avez entendu ce craquement dans le couloir ? Non, ce n'est sûrement rien. Juste le bois qui travaille. Ou alors c'est un agent étranger qui teste la résistance de votre serrure. Dans le doute, restez bien assis. La prochaine publicité va vous expliquer comment transformer votre baignoire en zone de décontamination nucléaire. C'est vital. On ne sait jamais. Le monde est une jungle, on vous l'a dit. Et dans la jungle, les seuls qui dorment tranquilles sont ceux qui ont un abonnement premium à la paranoïa assistée par ordinateur.

Respirez. Tout va bien. Vous êtes surveillé. Et c'est exactement ce que vous avez payé pour ressentir.

Chapitre 12

Le Grand Final : 'C'était mieux avant'

C'est le moment que vous attendez tous, le dessert après la soupe à la grimace du journal de vingt heures : la minute de nécrophilie artisanale. On appelle ça « Le Zoom du Terroir » ou « Les mains d'or de nos régions », mais le titre honnête devrait être : « Regardez ce vieux monsieur qui va mourir avec son savoir-faire inutile, pendant que vous, vous galérez à ouvrir un PDF ».

C'est un rituel immuable. La musique de fond est toujours un mélange de flûte de Pan dépressive et d'accordéon sous Xanax. L'image est saturée de couleurs chaudes, pour bien vous faire comprendre que le présent, lui, est gris comme un entrepôt Amazon. Et là, on nous présente Marcel. Marcel a 84 ans, il est le dernier fabricant de sabots en bois d'eucalyptus du département de la Lozère. Marcel sourit. Il n'a plus que trois dents, mais elles sont d'époque, authentiques, probablement sculptées dans le silex.

Le journaliste, un jeune éphèbe de 24 ans dont la seule compétence manuelle consiste à swiper sur Tinder, prend un air pénétré, presque religieux. Il caresse une ébauche de sabot avec la dévotion d'un archéologue trouvant le Saint Graal. « Ici, le temps semble s'être arrêté », susurre-t-il.

Traduction : « Ici, on crève la dalle en silence loin de la fibre optique ».

Mais pour vous, cher public du troisième âge, c'est le signal. C'est la libération de l'endorphine nostalgique. Vous vous redressez dans votre fauteuil massant (acheté lors de la séquence publicitaire précédente pour soulager vos lombaires broyées par l'angoisse) et vous lancez le cri de ralliement de la tribu des Obsolètes : « Ah, ça... c'était du travail. C'était du solide. C'était mieux avant ».

C'est le « C'était mieux avant » final. L'apothéose. L'orgasme gériatrique.

On vous montre le rémouleur, le dernier, celui qui fait des étincelles sur son vélo rouillé pour aiguiser des couteaux qui ne coupent plus que du beurre rance. On vous montre la dentellière aveugle qui tisse des napperons que même Emmaüs refuse de prendre. On vous montre le maréchal-ferrant qui murmure à l'oreille des chevaux qui seront transformés en lasagnes dès qu'il aura le dos tour.

Pourquoi la télévision fait-elle cela ? Pour vous rendre hommage ? Ne soyez pas ridicules. On ne rend pas hommage à un monde qui disparaît, on procède à son embaumement médiatique en direct. C'est une cérémonie d'adieu masquée en célébration. On vous montre ces métiers pour bien vous enfoncer dans le crâne que vous vivez dans un musée. Et que, par extension, vous êtes vous-mêmes des pièces d'exposition un peu poussiéreuses qu'on oublie de dépoussiérer le dimanche.

La cruauté du montage est d'ailleurs une forme d'art. Juste après les mains calleuses de Marcel le sabotier, on enchaîne sans transition sur un reportage intitulé : « Boston Dynamics : Votre futur aide-soignant est un chien-robot qui fait des backflips ».

Le contraste est une décharge électrique sur vos nerfs déjà à vif. D'un côté, Marcel et sa gouge en fer blanc qui met trois jours à tailler une chaussure inconfortable. De l'autre, une pince hydraulique en fibre de carbone capable de trier 400 colis à la minute sans jamais demander de pause café, de mutuelle, ou d'augmentation.

Le message est clair : Marcel est mignon, mais Marcel est une anomalie biologique en voie d'extinction. Et vous ? Vous êtes les fans de Marcel. Vous êtes le public captif d'une époque qui a été débranchée mais qui continue de tressauter par habitude.

Regardez ce qui arrive à vos anciens repères. Le postier ? Remplacé par un algorithme de suivi qui vous annonce que votre colis est « en cours de livraison »

alors qu'il est probablement en train de brûler dans un fossé en Roumanie. La guichetière de la gare ? Remplacée par une borne tactile dont l'écran est soit cassé, soit recouvert d'un mystérieux film gras laissé par un adolescent qui mangeait des frites. Le boulanger ? Il ne pétrit plus rien, il réchauffe des pâtons industriels congelés fabriqués dans une usine polonaise par des machines qui n'ont jamais vu un grain de blé.

Et vous, vous restez là, à regretter le « contact humain ». Quel contact humain ? Celui de la caissière de 1985 qui faisait la gueule et vous rendait la monnaie en soufflant parce que vous n'aviez pas l'appoint ? Soyons honnêtes, la nostalgie est un filtre Instagram appliqué sur une réalité qui était, au mieux, médiocre. Mais la peur, elle, est bien réelle. La peur que le futur n'ait absolument aucune place pour quelqu'un qui sait encore écrire en attaché.

C'est le grand final de notre petite entreprise de terreur. On vous a fait peur avec la technologie (le RIB, la surveillance), on vous a fait peur avec l'insécurité (le jeune en sweat à capuche, le craquement dans le couloir), et maintenant, on vous achève avec la nostalgie. C'est le coup de grâce.

Parce que le « C'était mieux avant » est la drogue la plus dure qui soit. Elle vous rend dépendant d'un passé qui n'existe plus et vous rend incapable de comprendre le présent. Elle vous isole. Elle vous transforme en fantômes hantant votre propre salon.

Imaginez la scène : vous essayez d'expliquer à votre petit-fils, qui est en train de miner du Bitcoin sur son téléphone tout en écoutant de la K-Pop, l'importance capitale du métier de rempailleur de chaises.

« Tu comprends, Kévin, il prenait la paille, il la tressait avec ses doigts... c'était noble. »

Kévin vous regarde avec la même expression qu'il aurait face à un chimpanzé essayant d'utiliser un ouvre-boîte. Pour lui, la « noblesse » se mesure au nombre de followers et à la vitesse de sa connexion 5G. La paille, pour lui, c'est un truc qu'on a

banni des McDonald's pour sauver les tortues. Votre monde est une blague dont il n'a pas la chute.

Et c'est là que le piège se referme. En vous gavant de ces reportages sur les métiers disparus, la société vous prépare à votre propre disparition. On vous installe confortablement dans la soute du Titanic, on vous donne un petit plaid en laine tricoté par une mémé du Berry (reportage à suivre après la météo), et on vous laisse couler en vous disant que, quand même, « la coque était plus solide à l'époque ».

Le futur appartient aux robots, aux interfaces neuronales et aux intelligences artificielles qui n'auront jamais besoin de porter des sabots. Le futur est lisse, froid, efficace et parfaitement dépourvu de Marcel.

Alors, quand vous verrez la prochaine séquence sur le dernier tonnelier de France, ne souriez pas. Ne dites pas que « c'est beau ». Réalisez que vous êtes en train de regarder votre propre oraison funèbre. On vous montre ce qui est mort pour vous rappeler que vous êtes les suivants sur la liste des mises à jour système.

Le monde ne vous appartient plus. Il appartient à ceux qui ne savent pas ce qu'est une cassette VHS mais qui peuvent pirater un satellite avec un cure-dent électronique. Vous n'êtes plus les acteurs du film, vous êtes les spectateurs du bêtisier final.

Mais rassurez-vous, il reste une solution. Éteignez la télévision. Allez dans votre cuisine. Prenez ce vieux couteau que le rémouleur a aiguisé en 1994. Essayez de couper une tomate. Elle s'écrase lamentablement parce que la lame est aussi tranchante qu'un discours de politicien en campagne. Voilà la réalité. Le passé ne coupait pas mieux. Le passé était juste moins bruyant parce qu'on n'avait pas encore inventé les réseaux sociaux pour amplifier le cri de désespoir de l'humanité.

Maintenant, asseyez-vous. Respirez. La boucle est bouclée. Vous avez peur de demain ? C'est normal, demain n'a pas été conçu pour vous. Vous regrettez hier ? C'est

normal, hier est le seul endroit où vous aviez encore l'illusion de comprendre comment fonctionne une machine à laver.

Le Grand Final est là : vous êtes terrifiés, vous êtes nostalgiques, et vous êtes seuls face à votre téléviseur qui vous annonce que la Creuse vient d'être rachetée par Elon Musk pour en faire un parc d'attractions sur le thème de la Préhistoire (avec de vrais retraités dans des cages pour montrer comment on faisait cuire un œuf dur).

C'était mieux avant, n'est-ce pas ?

Domage que « maintenant » dure tout le reste de votre vie.

Allez, un dernier effort. Souriez pour la webcam de votre box internet. Le robot qui traite vos données aime quand vous avez l'air soumis. Et ne vous inquiétez pas pour la suite. Dans le futur, il y aura toujours des reportages à la télévision. Sauf que ce seront des robots qui regarderont, avec une nostalgie programmée, des images d'archives de vous en train de galérer avec votre télécommande.

« Regardez ce spécimen d'Homo Sapiens Retraitus », dira l'IA présentatrice. « Il pensait vraiment que le bois de cagette allait sauver l'économie. C'était mignon, non ? C'était mieux avant l'Apocalypse Numérique. »

Fin du programme. Veuillez insérer votre âme pour continuer. Ou votre RIB. On prend les deux.

FIN

Merci d'avoir lu "Comment terrifier les vieux en boucle"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)